



Le mystère de la Grande Catherine

Andreï Makine. Dans son dernier roman, l'ancien lauréat du Goncourt brosse le portrait de l'impératrice. En parallèle défile l'atroce comédie de l'Histoire, d'hier à aujourd'hui.

ALAIN FAVARGER

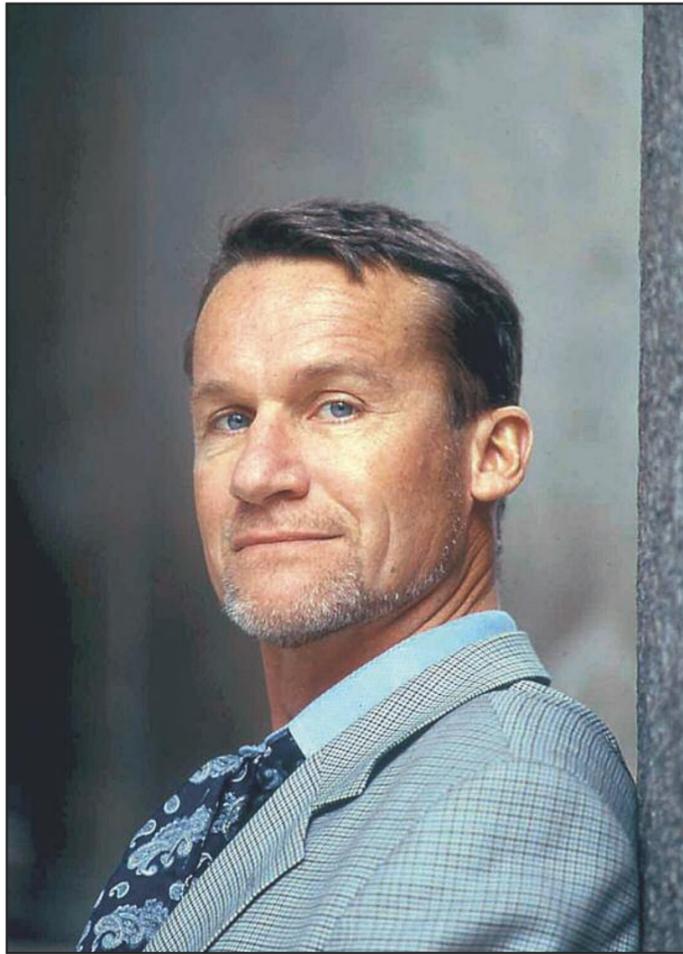
de Catherine II, de la petite princesse allemande devenue impératrice en 1762, après le coup d'Etat qui a renversé son époux Pierre III, les historiens nous donnent une image contrastée. Première femme décidée à gouverner par elle-même, après quatre autres qui l'ont précédée sur le trône de Russie, elle est fille des Lumières. Elle correspond avec Voltaire, Diderot, se flatte de faire de son pays un pôle d'ouverture intellectuelle, arrimé à l'Europe et à la modernité. Mais son règne est entaché par des guerres, des épidémies, des soulèvements, comme la grande révolte de Pougatchev. Or loin de laisser à ses successeurs un pays ruiné, elle en a fait un royaume plus étendu, à l'ouest comme au sud, et a réussi à renforcer la présence de la Russie sur la scène internationale.

En marge de ces développements, Andreï Makine, qui est né en Sibérie, mais qui vit depuis longtemps en France dont il a adopté la langue pour écrire, s'est penché sur l'image intime de la souveraine. Non pas pour lorgner à travers le trou de la serrure, comme y invite la vie libertine débridée de Catherine II, mais pour décrypter les rapports entre sexe, domination, vengeance et cruauté dans l'Histoire.

Un harem à l'envers

Il le fait très bien en imaginant qu'un cinéaste russe, Oleg Erdmann, s'attelle à un scénario de film sur la psyché profonde de la Grande Catherine. Et l'énigme d'une nymphomanie suscitant un impressionnant carrousel d'amants, dans une ambiance de harem à l'envers avec pavillon de bains maures, médecin et houris testant les futurs gigolos avant emploi. Sans parler de ce salon où l'impératrice reçoit ses hôtes de marque, cependant qu'un miroir coulissant dissimule une alcôve qui a été auparavant ou sera bientôt le théâtre des ébats de la souveraine. Catherine II ou le sexe comme appendice naturel des affaires de l'Etat, exutoire à une libido hypertrophiée!

L'histoire est vieille comme le monde et les pulsions des individus que les posi-



Pour Andreï Makine, toute l'histoire de la Russie est marquée par la violence. DR

tions de pouvoir émoussent à l'environnement. Mais Andreï Makine va bien au-delà de la peinture des excès en tous genres qui accompagnent la sarabande des puissants. Il s'interroge sur la cruauté dont l'histoire russe a souvent été le théâtre. Des caprices des princes aux abîmes les plus noirs de la révolution.

Sans remonter à Ivan le Terrible, le romancier nous montre Pierre le Grand assistant à l'exécution de sa maîtresse infidèle Marie Hamilton avant d'exhiber la tête tranchée de l'ingrate. Renversé par les fidèles de Catherine, Pierre III est victime d'une curée. Frappé sans merci, il se traîne à quatre pattes vers la sortie avant

d'être achevé par ses assassins, transformant son visage en bouillie. Et que dire de cette femme violée sauvagement par la soldatesque du palais parce que son homme a dédaigné les charmes flétris de Catherine?

D'un bout à l'autre de ce livre nerveux, porté par une écriture fluide et haletante, résonne l'écho d'incroyables vilenies. Et cette question: «Mais d'où vient l'infinie minutie avec laquelle l'homme est prêt à torturer son prochain?» A travers ses personnages, Andreï Makine livre ses intuitions et des fragments de réponse: «Dans le mal, comme dans le plaisir, les humains recherchent la complexité, l'intrigue.»

Leur cruauté, parfois raffinée jusqu'au sadisme, est comme une ivresse. Elle leur épargne de penser au mal qu'ils font comme, à se vautrer dans les jeux pervers de l'éros, ils bafouent l'amour.

Débandade morale

Pourtant le portrait de Catherine, «la Messaline russe», n'est pas ici entièrement négatif. Elle aurait aimé d'un amour sincère l'un de ses favoris, Lanskoï, un amant désintéressé ne cherchant ni titres ni faveurs pour ses proches. Une parenthèse de douceur dans un règne de combat et de course effrénée au plaisir. Quatre ans de liaison, de complicité et de fièvre apaisée. Peu de chose au final au regard de ce long règne frappé du sceau de la gloire, à l'extérieur comme à l'intérieur, mais qui se conclut sur un désastre au plan personnel. Une débandade morale se répercutant sur les propres descendants de la souveraine, ses petits-fils: le futur Alexandre I^{er} laissant d'autres comploteurs tuer son père Paul I^{er}; et Constantin se vengeant d'une Pétersbourgeoise ayant résisté à ses avances en la faisant kidnapper et violer par une bande de soudards.

Juxtaposée à cette histoire de bruit et de fureur se déploie celle d'Oleg, qui travaille à son scénario à la fin de l'ère communiste. Et c'est l'occasion de relier le passé au présent dans ce cycle de violence qui sous-tend en permanence l'histoire de la Russie jusqu'aux dérives actuelles. Avec ce fil de fer de la douleur qui a étreint tant de destins dans ce pays, du goulag aux plus récents avatars de la répression. Avec cette pierre d'achoppement: comment les humains peuvent-ils infliger tant de souffrances à leurs semblables? La réussite d'Andreï Makine est d'avoir su mettre en mouvement cette interrogation avec une galerie de personnages vivants, crédibles, et une vision forte de l'histoire russe. Celle-ci s'articule autour d'un nœud d'inquiétude qui traverse les êtres et les lambeaux de leurs illusions. I

> Andreï Makine, *Une femme aimée*, Ed. du Seuil, 363 pp.

MICHAEL KUMPFMÜLLER La dernière muse de Kafka

Plusieurs figures féminines ont traversé la vie de Kafka, les plus célèbres étant Felice Bauer, l'éternelle fiancée, et Milena Jesenska, une remarquable journaliste tchèque, fervente militante antinazie, morte à Ravensbrück. Or il y en eut d'autres, peu connues ou éphémères dans le destin de l'auteur du *Château* que fascinait tant le visage des jeunes femmes. Avec Dora Diamant, émigrée en Allemagne de sa Pologne natale, c'est la dernière rencontre, l'ultime flambée amoureuse.

Ils font connaissance en juillet 1923 à Müritz, une petite station au bord de la Baltique. Miné par la tuberculose, l'écrivain de quarante ans vit son ultime été, sous l'œil bienveillant de sa sœur Ottilia. Dora, qui a vingt-cinq ans, s'occupe d'une colonie de vacances. Une liaison naît entre eux deux, et c'est pour lui l'espoir fou d'une renaissance. Il vivra avec elle quelques semaines dans la banlieue de Berlin avant de rentrer à Prague, obligé bientôt d'aller en sanatorium, près de Vienne, où il meurt le 3 juin 1924. Ne pouvant presque plus manger, ni boire, ni parler, il aurait dit à Dora qui le veillait n'avoir jamais autant souhaité vivre.

Né à Munich en 1961, Michael Kumpfmüller a consacré son quatrième roman à ce dernier élan. Bien imprégné par les écrits de Kafka et la personnalité des deux protagonistes, il décrit avec tact et élégance la beauté de leur rencontre. Un bémol toutefois: l'auteur a un peu trop tendance à patiner et faire du surplace si bien que le récit manque de rythme, peine à emballer vraiment le lecteur. Cependant que les trente-cinq lettres de Kafka à Dora et les cahiers qu'il lui avait confiés, confisqués par la Gestapo au domicile de la jeune femme, n'ont à ce jour pas été retrouvés. AF

> Michael Kumpfmüller, *La splendeur de la vie*, trad. de l'allemand par Bernard Kreiss, Ed. Albin Michel, 291 pp.

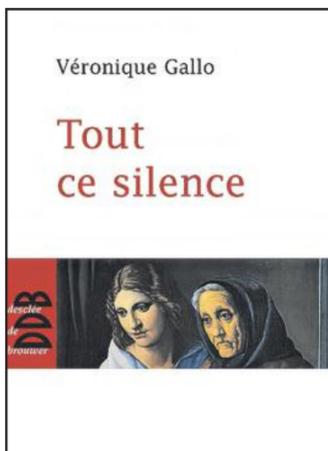
VÉRONIQUE GALLO

Elle va mourir, la nonna

NATALIE HERVIEUX

Etonnante Véronique Gallo qui semble mener une double vie partagée entre une carrière d'humoriste et une vocation plus tardive d'écrivaine qu'elle a embrassée en publiant cette année un premier roman à la tonalité tout autre que celle rayonnant de son site internet rose fuchsia. Même sans ouvrir le beau livret allongé des éditions DDB, on note déjà un titre emblématique - *Tout ce silence* - que complète une illustration dans le même ton, deux femmes au regard mélancolique perdu dans le vide. Tout concourt à faire pressentir la couleur automnale de cet opuscle, où l'auteur rend hommage à sa grand-mère décédée et témoigne de son amour pour elle.

C'est un récit qui s'ouvre sur le diagnostic d'une mort à venir et qui progresse avec la même inéluctabilité que le cancer dans le corps de la vieille malade. Entre la promesse initiale de la narratrice de ne jamais obliger sa nonna à quitter sa maison pour l'hôpital et la rupture conclusive de ce serment s'ébauche une



structure en dialogue qui insufflé une grande force à cet émouvant témoignage: c'est une succession de contrastes entre d'une part le défilé rapide de toute une vie, sorte de biographie romancée, rythmée et synthétisée par pulsations, et de l'autre la langue des douloureux derniers mois, le tout dans un style transparent, qui à défaut d'être recherché, n'en contribue pas à moins à éclai-

rer le drame dans toute sa glauque nudité. Ainsi, dans les sections au présent racontant la dégénérescence de la vieille Prisca Azzalini, la narratrice, reconvenue en aide-soignante de circonstance, croque un quotidien toujours plus immobile, dans l'espace circonscrit et crépusculaire de la casa.

Le basculement vers les chapitres au passé implique un passage original du elle au tu, du témoignage au dialogue tronqué et vibrant d'intimité d'une petite-fille qui tente de reconstruire en amont le dur et misérable passé de son aïeule. Un regard rétrospectif où se mêlent considérations teintées de solidarité féminine et interrogations plus conflictuelles où la jeune femme peine à rejoindre son aïeule.

Partant, la question de la foi, thématique centrale parmi d'autres, est l'occasion pour la narratrice de critiquer le prosélytisme et le dogme simpliste des témoins de Jéhovah, sans parvenir à éviter l'écueil de l'incompréhension, voire de l'intolérance d'une chrétienne face à une autre croyance. Si l'histoire de la

nonna est bien l'objet central du récit, n'en demeure pas moins au premier plan le questionnement du sujet, de la voix narrative qui cherche à compenser «tout ce silence» longtemps contenu par la reconstruction du passé et son énonciation. La parole ainsi mise en scène est sans doute autant expiatoire pour celle qui a rompu sa promesse, que salvatrice pour la vieille femme qui, en parlant pour la première fois du suicide de son fils, parvient enfin à nommer et donc à accepter sa mort prochaine.

Quant au caractère un peu lisse de cette malade ramenée à la petite enfance, noyau attendu de faiblesse et de fierté, il peut s'envisager comme un travail d'aplanissement de l'auteur au service de l'esprit de ce livre. A savoir l'hommage à une figure singulière que chaque lecteur puisse investir en vue d'être rejoint dans sa propre expérience de la souffrance, qu'elle soit subie ou assistée. I

> Véronique Gallo, *Tout ce silence*, coll. Littérature ouverte, Ed. DDB, Paris, 2012.

ANGÉLIQUE BOTTI

Déplaisirs minuscules

MATTHIEU FOURNIER

On vous le vend comme une compilation de textes courts dans la veine de *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules* de Philippe Delerm. Et, de fait, le *Plaisirs au pluriel* d'Angélique Botti est composé de textes brefs (environ deux pages) traitant d'instant qui se voudraient universels. Seulement voilà, là où Delerm réussit à nous entraîner au travers d'images touchantes, grâce à des métaphores aussi originales que parlantes, Botti échoue bien souvent.

Chaque texte de Delerm est complet, de l'annonce via le titre à la chute, celle-ci démontrant fréquemment une grande maîtrise couplée à un style bien établi. A l'inverse, les microrécits qui composent *Plaisirs au pluriel* voient le titre séparé du corps du texte par une tourne de page, les entames ne sont plus des accroches, les images sont bien souvent défraîchies, la chute manque.

Quelques passages s'avèrent toutefois dignes du Prix interrégional Jeunes Auteurs obtenu par l'écrivaine originaire de France voisine. Une partie des textes, souvent les plus brefs, laisse entrevoir des qualités que l'on souhaiterait retrouver plus fréquemment.

Finalement, c'est peut-être bien la construction très morcelée d'un tel ouvrage qui sauve la mise. Avec cette succession de tableaux, rien ne vous impose de poursuivre la lecture. Vous pouvez l'interrompre à tout moment, attendre que votre confiance en la nouvelle génération littéraire remonte, la reprendre et, qui sait, tomber sur une perle? I

> Angélique Botti, *Plaisirs au pluriel*, Editions de l'Èbe, 2012, 155 pp.